

Les premiers jours de la guerre de 1914

Cet été 1914 nous serait demeuré inoubliable même sans la catastrophe qu'il déchaîna sur l'Europe. Rarement, j'en ai vécu un qui fût plus luxuriant, plus beau, je dirais presque plus estival. Pendant des jours et des jours le ciel était de soie, l'air doux sans être étouffant, les prairies parfumées et chaudes, les forêts sombres et touffues avec leur jeune verdure. Aujourd'hui encore, quand je prononce le mot été, je songe involontairement à ces radieuses journées de juillet que je passai à Baden près de Vienne. Je m'étais retiré dans cette petite ville romantique, que Beethoven choisissait si volontiers pour son séjour d'été, afin d'y consacrer ce mois à mon travail, dans une profonde concentration, et de passer ensuite le reste de l'été chez Verhaeren, mon ami vénéré, dans sa petite maison de campagne en Belgique. À Baden il n'est pas nécessaire de quitter la petite ville pour jouir du paysage. La belle forêt accidentée se glisse insensiblement entre les maisons basses, construites dans la première moitié du siècle passé et qui ont conservé la simplicité et la grâce de l'époque beethovénienne. Dans les cafés et les restaurants on s'attable partout en plein air, on peut se mêler à son gré parmi le peuple gai des baigneurs qui se promènent en voiture dans le parc ou s'égarer sur des chemins solitaires.

Déjà la veille de ce 29 juillet, qui dans la catholique Autriche est la fête de « Pierre et Paul » de nombreux hôtes étaient venus de Vienne. Dans ses clairs vêtements d'été, joyeuse et sans soucis, la foule affluait dans le parc devant la tribune des musiciens. La

journée était douce ; le ciel sans nuage s'étendait au-dessus des châtaigniers aux larges ramures, et c'était un vrai jour à se sentir heureux. Les vacances approchaient pour les adultes comme pour les enfants, et par ce premier jour férié de l'été, ils aspiraient en quelque sorte par avance tout l'été avec son air délicieux, ses verts profonds, son oubli des soucis quotidiens. J'étais assis à l'écart de la foule du parc et je lisais un livre, je me souviens que c'était *Tolstoï et Dostoïevski* de Merejkovski, — je lisais avec une attention concentrée. Cependant je percevais en même temps le vent dans les arbres, le gazouillement des oiseaux et la musique du parc qui flottait dans l'air. J'entendais distinctement les mélodies sans en être troublé, car notre oreille est si capable d'adaptation qu'une rumeur soutenue, une rue bruyante, un ruisseau bouillonnant, ne trouble plus notre conscience au bout de quelques minutes et qu'au contraire une brusque rupture du rythme nous fait dresser l'oreille.

C'est ainsi que j'interrompis involontairement ma lecture quand soudain la musique se tut au milieu d'une mesure. Je ne savais pas quel morceau jouait l'orchestre de l'établissement de bains. Je sentais seulement que la musique cessait tout d'un coup. Instinctivement je levai les yeux de mon livre. La foule aussi qui se promenait entre les arbres comme une seule masse claire et flottante semblait se transformer ; elle aussi interrompait subitement son va-et-vient. Il devait s'être passé quelque chose. Je me levai et vis que les musiciens quittaient leur pavillon. Cela aussi était singulier, car le concert durait d'ordinaire une heure ou plus. Quelque chose devait avoir provoqué cette interruption ; en m'approchant je remarquai que les gens en groupes agités se pressaient devant le pavillon de musique autour d'une communication qui venait d'y être affichée. C'était, comme je l'appris quelques minutes après, la dépêche qui annonçait que Son Altesse impériale, l'héritier du trône François-Ferdinand et son épouse, qui s'étaient rendus en Bosnie pour assister aux manœuvres, y avaient été victimes d'un assassinat politique.

Une foule toujours plus nombreuse s'amassait devant ce placard. On se communiquait de proche en proche la nouvelle inattendue.

Mais, pour faire honneur à la vérité, on ne pouvait lire sur les visages aucune consternation ni aucune amertume. Car l'héritier du trône n'était nullement aimé. Je me souviens encore de cet autre jour de ma première enfance où le prince héritier Rodolphe, le fils unique de l'empereur, avait été trouvé percé d'une balle à Meyerling. Alors toute la ville était soulevée d'indignation, des foules immenses s'étaient pressées pour assister à la mise au catafalque, la sympathie pour l'empereur et l'effroi s'étaient exprimés avec une force irrésistible, car son fils unique et son héritier, un Habsbourg ami du progrès et un homme extraordinairement sympathique, qui avait fait naître les plus grands espoirs, s'en était allé dans la force de l'âge. François-Ferdinand, au contraire, manquait de ce qui est le plus important en Autriche pour se faire une véritable popularité : l'amabilité, le charme de la personne et les manières sociables. Je l'avais souvent observé au théâtre. Il était installé dans sa loge, puissant et large, les yeux froids et fixes, sans jeter sur le public un seul regard aimable ou encourager les artistes par de chaleureux applaudissements. On ne le voyait jamais sourire, aucune photographie ne le montrait dans une attitude un peu abandonnée. Il n'avait aucun sens de la musique, aucun sens de l'humour, et sa femme avait la même mine revêche. Un air glacial environnait ces deux personnes ; on savait qu'ils n'avaient pas d'amis, on savait que le vieil empereur haïssait cordialement le prince parce qu'il ne savait pas dissimuler avec tact son impatience de prendre le pouvoir. Mon pressentiment presque religieux qui m'avertissait que cet homme à la nuque de bouledogue, aux yeux fixes et froids serait un jour cause de quelque malheur, ne m'était donc nullement personnel, mais il était répandu au loin dans toute la nation ; la nouvelle de son assassinat n'éveilla donc aucune sympathie profonde. Deux heures après, on ne pouvait plus observer aucun signe de deuil véritable. Les gens bavardaient et riaient, tard le soir la musique se remit à jouer dans les salles. Il y en eut beaucoup en Autriche qui respirèrent dans le secret, dès lors que cet héritier du vieil empereur avait été dépêché au profit du jeune archiduc Charles infiniment plus aimé.

Le lendemain, les journaux consacrèrent naturellement aux victimes des articles nécrologiques circonstanciés et exprimèrent comme il convenait leur indignation de cet attentat. Mais rien n'indiquait que l'événement allait être exploité en vue d'une action politique contre la Serbie. Pour la maison impériale cette mort fut d'abord cause de tracas d'un autre genre, à savoir ceux du cérémonial de l'enterrement. En sa qualité d'héritier du trône et surtout par le fait qu'il était mort au service de la monarchie, la place du prince aurait naturellement été à la crypte des Capucins, le lieu de sépulture historique des Habsbourg. Mais François-Ferdinand, après une lutte acharnée contre la famille impériale, avait épousé une comtesse Chotek de la plus haute noblesse à la vérité, mais qui, en vertu de la loi mystérieuse et plusieurs fois séculaire de la maison des Habsbourg, n'était pas son égale par la naissance, et les archiduchesses revendiquaient opiniâtrement à l'occasion des grandes cérémonies la préséance sur la femme de l'héritier présomptif, dont les enfants n'étaient pas aptes à succéder. L'orgueil de la cour se dressa même contre la morte. Quoi ? déposer le corps d'une comtesse Chotek dans la crypte impériale des Habsbourg ? Non, cela ne pouvait se faire ! Une formidable intrigue fut ourdie ; les archiduchesses donnèrent l'assaut au vieil empereur. Tandis qu'on réclamait officiellement du peuple un deuil profond, les rancunes féroces se donnaient libre cours à la Hofburg. Les maîtres des cérémonies inventèrent cette fiction que ç'avait été le propre vœu du défunt d'être enseveli à Artstetten, une petite ville de province, et sous ce pieux prétexte on put éluder doucement la mise au catafalque, le cortège funèbre et toutes les querelles de préséance qui s'y rattachaient. Les cercueils des deux victimes furent transportés sans bruit et inhumés à Artstetten. Vienne, qu'on avait privée d'une occasion de satisfaire son éternel goût des spectacles, commençait déjà à oublier ce tragique événement. Et, après tout, en Autriche, la mort violente de l'impératrice Elisabeth, du prince héritier, et la fuite scandaleuse de plusieurs membres de la famille impériale avaient depuis longtemps accoutumé les gens à la pensée que le vieil empereur, solitaire et inébranlable,

survivrait à sa maison de Tantalides. Quelques semaines encore et le nom et la figure de François-Ferdinand allaient être pour toujours effacés de l'histoire.

Mais voici qu'au bout d'une semaine environ commença dans les journaux tout un jeu de tiraileries, dont le crescendo était trop bien synchronisé pour qu'il pût être tout à fait accidentel. Le gouvernement serbe fut accusé d'intelligence avec les assassins, on insinua à demi-mot que l'Autriche ne pouvait pas laisser inexpié ce meurtre de l'héritier du trône, qu'on disait bien aimé. On ne pouvait se défendre de l'impression qu'une action se préparait par la publicité, mais personne ne pensait à la guerre. Ni les banques, ni les maisons de commerce, ni les particuliers ne modifièrent leurs dispositions. En quoi nous regardaient ces perpétuelles chamailleries avec la Serbie, qui, nous le savions bien, n'étaient nées que de certains traités de commerce relatifs à l'exportation des porcs serbes ? J'avais fait mes malles en vue de mon voyage en Belgique où j'irais retrouver Verhaeren, mon travail était en bonne voie, qu'est-ce que cet archiduc mort, dans son sarcophage, avait à faire avec ma vie ? L'été était beau comme il n'avait jamais été et promettait de devenir encore plus beau ; nous admirions le monde déchargés de toute inquiétude. Je me souviens encore de m'être promené dans les vignes de Baden avec un ami, la veille de mon départ et qu'un vieux vigneron nous avait dit : « Nous n'avons pas eu depuis longtemps un été comme celui-ci. Et si cela dure, nous aurons un vin comme jamais. Les gens se souviendront de cet été. »

Mais il ne savait pas, ce vieillard en habit bleu d'encaveur, à quel point ce qu'il disait était tragiquement vrai.

* * *

À Le Coq aussi, la petite station balnéaire près d'Ostende, où je voulus passer deux semaines avant de me rendre comme chaque année dans la petite maison de campagne de Verhaeren, régnait la même insouciance. Les gens heureux de leur congé étaient

couchés sur la plage, sous leurs tentes bariolées, ou se baignaient, les enfants lâchaient des cerfs-volants, devant les cafés les jeunes gens dansaient sur la digue. Toutes les nations imaginables se trouvaient rassemblées pacifiquement, on entendait surtout parler beaucoup l'allemand, car, ainsi que tous les ans, les pays du Rhin voisins envoyaient le plus volontiers sur la côte belge les hôtes qui y prenaient leurs vacances d'été. Le seul trouble était causé par les petits marchands de journaux qui proclamaient à haute voix, pour mieux vendre leur marchandise, les manchettes menaçantes des feuilles parisiennes : « L'Autriche provoque la Russie », « L'Allemagne prépare la mobilisation »¹. On voyait s'assombrir les visages de ceux qui achetaient les journaux, mais cela ne durait toujours que quelques minutes. Après tout, nous connaissions depuis des années les conflits diplomatiques ; ils étaient toujours apaisés heureusement à la dernière heure, avant que cela devînt sérieux. Pourquoi pas cette fois encore ? Une demi-heure après, on voyait les mêmes personnes s'ébrouer et barboter dans l'eau, les cerfs-volants remontaient, les mouettes battaient des ailes, et le soleil riait clair et chaud par-dessus le pays paisible.

Mais les nouvelles les plus graves s'accumulaient et devenaient toujours plus menaçantes. D'abord l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, la réponse évasive, les télégrammes échangés entre les monarques et finalement les mobilisations à peine déguisées. Je ne pus plus tenir dans ce petit endroit écarté. Je me rendais tous les jours à Ostende par le petit train électrique, pour être plus à portée des nouvelles ; et elles devenaient toujours pires. Les gens se baignaient encore, les hôtels étaient encore pleins, les hôtes estivaux se promenaient encore en foule sur la digue, en riant et en bavardant. Mais pour la première fois un élément nouveau s'ajouta au tableau. Brusquement on vit surgir des soldats belges, qui, en temps ordinaire, ne venaient jamais sur la plage, des mitrailleuses étaient traînées par des chiens sur de petites voitures, — particularité curieuse de l'armée belge.

1. En français dans le texte.

J'étais alors installé dans un café avec quelques amis belges, un jeune peintre et l'écrivain Crommelynck. Nous avons passé l'après-midi chez James Ensor, le plus grand peintre moderne de la Belgique, un homme singulièrement solitaire et renfermé, qui était bien plus fier des mauvaises petites polkas et des valse que qu'il composait pour des fanfares militaires que de ses peintures fantastiques esquissées en tons éclatants. Il nous avait montré ses œuvres d'assez mauvaise grâce, car il était tourmenté de la crainte bouffonne que quelqu'un voulût lui en acheter une. Son rêve était à la vérité, comme mes amis me le dirent en riant, de les vendre très crier et cependant de pouvoir les garder toutes, car il tenait avec la même âpreté à l'argent qu'à chacune de ses œuvres. Chaque fois qu'il en avait cédé quelqu'une, il était désespéré pendant plusieurs jours. Ce génial Harpagon nous avait égayés par toutes ses bizarres lubies ; et comme justement passait une de ces troupes de soldats avec une mitrailleuse attelée d'un chien, l'un d'entre nous se leva et caressa la bête, au grand dépit de l'officier, qui craignait que par cette caresse faite à un objet guerrier la dignité de l'institution militaire se trouvât compromise.

— Pourquoi ces stupides marches et contremarches, grogna l'un d'entre notre groupe.

Mais un autre répondit tout excité :

— Il faut bien prendre ses précautions. Cela veut dire qu'en cas de guerre les Allemands ont l'intention de percer à travers la Belgique.

— Impossible ! dis-je avec une conviction sincère, car dans ce vieux monde d'alors on croyait encore en la sainteté des conventions. Si quelque chose devait se passer et si les Français et les Allemands s'exterminaient jusqu'au dernier homme, vous autres Belges seriez bien tranquillement à couvert !

Mais notre pessimiste ne céda pas. Cela devait avoir un sens, soutenait-il, si l'on prenait de telles mesures en Belgique. Des années auparavant on avait eu vent d'un plan secret de l'état-major allemand ; en cas d'attaque contre la France, une poussée devait être faite à travers la Belgique, et cela en dépit de toutes les

conventions jurées. Mais moi aussi je ne cédaï pas. Il me semblait absurde que pendant qu'ici des milliers et des dizaines de milliers d'Allemands jouissaient en toute insouciance et bonne humeur de l'hospitalité de ce petit pays neutre, à la frontière une armée se tînt prête à l'invasion.

— C'est un nons-sens ! dis-je. Vous pouvez me pendre à cette lanterne, si les Allemands entrent en Belgique !

Je suis encore reconnaissant à mes amis de ne m'avoir pas pris au mot.

Mais alors vinrent les jours les plus critiques de juillet et à chaque heure une nouvelle qui contredisait la précédente, les télégrammes de l'empereur Guillaume au tsar, les dépêches du tsar à l'empereur Guillaume, la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, le meurtre de Jaurès. On sentait que la situation devenait sérieuse. Tout d'un coup, le vent froid de la crainte balaya la plage, qui se trouva déserte. Les gens par milliers quittèrent les hôtels, les trains furent pris d'assaut, même les plus confiants commencèrent à faire leurs malles en toute hâte. Et moi aussi, dès que j'appris la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, je retins une place, et il n'était que temps. Car cet express d'Ostende fut le dernier train qui franchit la frontière allemande. Nous nous tenions debout dans les couloirs, excités et pleins d'impatience, chacun parlait avec son voisin. Personne ne pouvait rester tranquillement assis à sa place ou lire, à chaque station, on se précipitait sur le quai, pour aller chercher d'autres nouvelles, avec l'espoir secret qu'une main déterminée retiendrait encore le destin déchaîné. On s'obstinait à ne pas croire à la guerre et moins encore à une invasion de la Belgique ; on ne voulait pas le croire parce qu'on ne voulait pas admettre un tel égarement. Peu à peu le train se rapprochait de la frontière, nous passâmes à Verviers, la dernière station belge. Des conducteurs allemands montèrent dans les wagons, dans dix minutes nous serions en territoire allemand.

Mais à mi-chemin de Herbesthal, la première station allemande, le train s'arrêta soudain en rase campagne. Dans les couloirs, nous nous entassâmes aux fenêtres. Qu'était-il arrivé ? Et alors,

dans l'obscurité, je vis venir à notre rencontre plusieurs trains de marchandises, l'un après l'autre, des wagons ouverts recouverts de bâches, sous lesquelles je crus reconnaître les formes indistinctes et menaçantes de canons. Mon cœur cessa de battre. Ce devait être l'avance de l'armée allemande. Mais peut-être, me disais-je pour me consoler, n'était-ce qu'une mesure de protection, une menace de mobilisation et non pas la mobilisation elle-même. Toujours aux heures du danger la volonté d'espérer encore se fait despotique. Enfin vint le signal : « Voie libre », le train se remit à rouler et entra en gare de Herbesthal. Je ne fis qu'un bond du haut des marchepieds pour me procurer un journal et obtenir des renseignements. Mais la gare était occupée par les soldats. Quand je voulus me rendre dans la salle d'attente, je trouvai devant la porte fermée un employé sévère à barbe blanche qui m'en défendit l'entrée ; personne ne devait pénétrer dans les locaux de la gare. Mais déjà j'avais perçu derrière les vitres de la porte soigneusement masquées de rideaux le léger cliquetis des sabres et le bruit sec des crosses qu'on repose. Aucun doute, la chose monstrueuse était en marche, l'invasion de la Belgique en dépit de tous les principes du droit des gens. Je remontai dans le train en frissonnant et continuai mon voyage vers l'Autriche. Il n'y avait désormais plus de doute : j'entrais dans la guerre.

* * *

Le lendemain matin en Autriche ! Dans chaque station étaient collées les affiches qui annonçaient la mobilisation générale. Les trains se remplissaient de recrues, qui allaient prendre leur service, des drapeaux flottaient, la musique résonnait, à Vienne je trouvai toute la ville en proie au délire. La première crainte qu'inspirait la guerre que personne n'avait voulue, ni les peuples, ni le gouvernement, de cette guerre qui avait glissé contre leur intention des mains maladroites des diplomates, qui en jouaient et bluffaient, s'était transformée en un subit enthousiasme. Des cortèges se formaient dans les rues, partout flamboyaient soudain

des drapeaux, des rubans, des musiques, les jeunes recrues s'avançaient en triomphe, et leurs visages étaient rayonnants, parce qu'on poussait des cris d'allégresse sur leur passage à eux, les petites gens de la vie quotidienne que, jusqu'alors, personne n'avait remarqués et fêtés.

Pour être vrai, je dois avouer que dans cette levée des masses il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de résister. Et malgré ma haine et mon horreur de la guerre, je ne voudrais pas être privé dans ma vie du souvenir de ces premiers jours. Les milliers et les centaines de milliers d'hommes sentaient comme jamais, ce qu'ils auraient dû mieux sentir en temps de paix, à savoir à quel point ils étaient solidaires. Une ville de deux millions d'habitants, un pays de près de cinquante millions éprouvaient à cette heure qu'ils vivaient une page de l'histoire universelle, un moment qui ne reviendrait plus jamais et que chacun était appelé à jeter son moi infime dans cette masse ardente pour s'y purifier de tout égoïsme. Toutes les différences de rangs, de langues, de classes, de religions étaient submergées, pour un instant, par le sentiment débordant de la fraternité. Des inconnus se parlaient dans la rue, des gens qui s'étaient évités pendant des années se serraient la main, partout on voyait des visages animés. Chaque individu éprouvait un élargissement de son moi, il n'était plus l'homme isolé de naguère, il était incorporé à une masse, et sa personne jusqu'alors insignifiante prenait un sens. Le petit employé de la poste qui du matin au soir n'avait fait que trier des lettres, qui triait et triait sans interruption du lundi au samedi, le clerc, le cordonnier avaient soudain une autre perspective, une perspective romantique dans leur vie : ils pouvaient devenir des héros, et les femmes célébraient déjà tous ceux qui portaient un uniforme, et ceux qui n'en portaient pas les saluaient avec vénération et par avance de ce nom romantique. Ils appréciaient la puissance inconnue qui les arrachait à leur trantran quotidien ; même le deuil des mères, la crainte des femmes, sentiments par trop naturels, avaient honte de se manifester en ces premières heures de vie surabondante. Cette houle se répandit si puissamment, si subitement sur l'humanité

que, recouvrant de son écume la surface, elle arracha des ténèbres de l'inconscient les tendances obscures, les instincts primitifs de la bête humaine, ce que Freud, avec sa profondeur de vues, appelait « le dégoût de la culture », le besoin de s'évader une bonne fois hors du monde bourgeois des lois et des paragraphes et d'assouvir des instincts sanguinaires immémoriaux. Peut-être que ces puissances obscures avaient aussi leur part dans cette brutale ivresse où tout était mêlé, la joie du sacrifice et l'alcool, le goût de l'aventure et la foi la plus pure, la vieille magie des drapeaux et des discours patriotiques — cette inquiétante ivresse de millions d'êtres qu'on peut à peine peindre avec des mots et qui donnait pour un instant au plus grand crime de notre époque un élan sauvage et presque irrésistible.

* * *

La génération actuelle qui n'a vu éclater que la seconde guerre mondiale, se demandera peut-être : Pourquoi n'avons-nous pas vécu cela ? Pourquoi les masses ne s'enflammèrent-elles pas en 1939 du même enthousiasme qu'en 1914 ? Pourquoi n'obéirent-elles à l'appel qu'avec fermeté et résolution, silencieuses et fatalistes ? Les mêmes intérêts n'étaient-ils pas en jeu, n'y allait-il pas de biens encore plus sacrés, plus élevés dans notre guerre actuelle, qui était une guerre pour les idées et non pas seulement pour les frontières et les colonies ?

La réponse est simple : c'est que notre monde de 1939 ne disposait plus d'autant de foi naïve et enfantine que celui de 1914. Alors le peuple avait encore une confiance aveugle en ses autorités ; personne en Autriche n'aurait osé risquer cette pensée que le père de la patrie universellement vénéré, l'empereur François-Joseph aurait, dans sa quatre-vingt-quatrième année, appelé son peuple au combat sans y être vraiment contraint, qu'il aurait exigé le sanglant sacrifice sans que des adversaires méchants, astucieux, criminels eussent menacé la paix de l'empire. Les Allemands, de leur côté, avaient lu les télégrammes de leur empereur au tsar,

dans lesquels il luttait pour la paix ; un prodigieux respect des grands, des ministres, des diplomates et de leur clairvoyance, de leur honnêteté animait encore les hommes simples. S'il avait fallu en venir à la guerre, cela n'avait pu être que contre la volonté de leurs propres hommes d'État ; il n'y avait pas de leur faute, personne dans tout le pays n'encourait la moindre responsabilité. C'est de l'autre côté de la frontière, dans l'autre pays que devaient se trouver les criminels, ceux qui avaient poussé à la guerre ; si l'on prenait les armes, c'est qu'on était dans le cas de la légitime défense, légitime défense contre un ennemi astucieux et fourbe, qui sans le moindre motif « attaquait » la pacifique Autriche, la pacifique Allemagne. En 1939, au contraire, cette foi presque religieuse en l'honnêteté ou, tout au moins, en la capacité du gouvernement avait disparu dans toute l'Europe. On méprisait la diplomatie depuis qu'on avait constaté avec amertume qu'elle avait trahi à Versailles les espoirs d'une paix durable ; les peuples se rappelaient très bien avec quelle absence de vergogne on les avait trompés en leur promettant le désarmement, la suppression de la diplomatie secrète. Au fond, en 1939, on n'avait du respect pour aucun des hommes d'État, et personne ne remettait avec foi sa destinée entre leurs mains. Le moindre cantonnier français se moquait de Daladier, en Angleterre, depuis Munich — *peace for our time* ! — toute confiance en la pénétration de Chamberlain avait disparu, en Italie, en Allemagne les masses levaient des yeux pleins de crainte vers Mussolini, vers Hitler : où va-t-il encore nous mener ? Sans doute, on ne pouvait s'en défendre, il y allait de la patrie ; ainsi les soldats prirent leurs fusils, les femmes laissèrent partir leurs enfants, mais non comme autrefois avec la conviction inébranlée que le sacrifice avait été inévitable. On obéissait, mais on ne témoignait point d'allégresse. On allait au front, mais on ne rêvait plus d'être un héros ; déjà les peuples et les individus sentaient qu'ils n'étaient que des victimes ou de quelque folie humaine et politique ou d'une fatalité insondable et maligne.

Et ensuite, que savaient de la guerre les grandes masses en 1914, après un demi-siècle de paix ? Elles ne la connaissaient

pas, elles y avaient à peine pensé. Elle était une légende et c'est justement cet éloignement qui l'avait faite héroïque et romantique. Elles la voyaient toujours dans la perspective des livres de lecture scolaires et des tableaux de musées ; d'éblouissantes attaques de cavaliers en uniformes resplendissants, la balle mortelle toujours vous atteignait généreusement en plein cœur, toute la campagne était une foudroyante marche à la victoire : « À Noël nous serons de retour dans nos foyers », criaient à leurs mères en riant les recrues de 1914. Qui à la campagne ou à la ville se souvenait encore de la « véritable » guerre ? Tout au plus quelques vieillards, qui, en 1866, avaient combattu contre les Prussiens, nos alliés d'aujourd'hui ; et que cette guerre avait été rapide et lointaine, qu'il s'y était versé peu de sang ! Une campagne de trois semaines et qui se trouva avoir fait peu de victimes quand on reprit haleine ! Une rapide excursion en pays romantique, une aventure sauvage et virile, — c'est avec ces couleurs que la guerre se peignait en 1914 dans l'imagination de l'homme du peuple, et les jeunes gens avaient même sérieusement peur de manquer une expérience aussi merveilleuse et excitante ; c'est pourquoi ils se pressaient tumultueusement autour des drapeaux, c'est pourquoi ils chantaient et poussaient des cris de joie dans les trains qui les menaient à l'abattoir ; le flot de sang battait fiévreusement dans les veines de tout l'empire. Mais la génération de 1939 connaissait la guerre, elle ne s'illusionnait plus. Elle savait qu'elle n'est pas romantique, mais barbare. Elle savait qu'elle durerait des années et des années, espace de temps irremplaçable dans une vie. Elle savait qu'on ne donnait pas l'assaut à l'ennemi la tête couronnée de chêne et l'uniforme décoré de rubans, mais qu'il fallait demeurer tapi pendant des semaines dans des tranchées ou des quartiers, dévoré par la vermine et à demi mourant de soif, qu'on pouvait être déchiqueté et mutilé de loin sans avoir jamais vu l'adversaire. On connaissait d'avance par les journaux, par les cinémas les nouveaux moyens diaboliques de s'exterminer, on savait que les tanks gigantesques broyaient sur leur passage les blessés et que les avions foudroyaient dans leurs lits les femmes et les

enfants, on savait qu'une guerre mondiale en 1939, du fait de la mécanisation sans âme, serait mille fois plus ignoble, plus bestiale, plus inhumaine que toutes les guerres précédentes. Pas un seul homme de la génération de 1939 ne croyait plus à une justice de la guerre voulue par Dieu ; pis encore, on ne croyait plus en la justice et en la durée de la paix qu'elle devait gagner par les armes. Car on se souvenait trop bien de toutes les déceptions que la dernière avait apportées : la misère au lieu de l'enrichissement, l'amertume au lieu de l'apaisement, la famine, la dépréciation de la monnaie, les révoltes, la privation des libertés civiles, le despotisme de l'État, une insécurité énervante, la méfiance générale.

Voilà ce qui créait la différence. La guerre de 1939 avait une signification spirituelle, il y allait de la liberté, de la sauvegarde d'une valeur morale ; et le fait de combattre pour une idée rend l'homme dur et résolu. Le soldat de 1914 en revanche ne savait rien des réalités, il servait encore une illusion, le rêve d'un monde juste et pacifique. Et c'est l'illusion, ce n'est pas le savoir qui rend heureux. C'est pourquoi les victimes d'alors poussaient dans leur ivresse des cris de joie en allant au-devant de l'abattoir, elles avaient leurs casques couronnés de fleurs et de feuillage de chêne, et les rues étaient sonores et étincelantes comme par un jour de fête.

* * *

Si je n'ai pas succombé moi-même à cette subite ivresse patriotique, je ne le devais nullement à une lucidité ou à une clairvoyance spéciales, mais au genre de vie que j'avais mené jusque là. Deux jours auparavant j'étais encore en « pays ennemi », et j'avais pu me persuader que les grandes masses de la Belgique étaient tout aussi pacifiques que nos propres gens, qu'elles aussi ne se doutaient de rien. De plus, j'avais trop longtemps mené une existence cosmopolite pour pouvoir du jour au lendemain haïr un monde qui était mien au même titre que ma patrie. Depuis des années je me défiais de la politique, et je venais, ces derniers temps, de discuter de l'absurdité de concevoir une guerre comme possible,

au cours d'innombrables conversations avec mes amis français, mes amis italiens. J'étais en quelque sorte vacciné par la défiance contre l'infection de l'enthousiasme patriotique, et prémuni comme je l'étais contre cet accès de fièvre de la première heure, je demeurai bien résolu à ne me point laisser ébranler dans ma conviction de la nécessité fratricide qu'avaient déchaînée des diplomates maladroits et la brutalité des fabricants de munitions.

Au-dedans de moi-même j'étais donc assuré dès le premier instant dans ma qualité de citoyen du monde ; il m'était plus difficile de trouver une attitude convenable en tant que citoyen de l'État. Bien que je n'eusse que trente-deux ans, je n'avais pour le moment aucune obligation militaire, parce que tous les conseils de révision m'avaient déclaré inapte, ce qui déjà en son temps m'avait rendu fort heureux. Car, premièrement, cet ajournement m'évitait de perdre une année de service militaire stupide, de plus il me paraissait que c'était un anachronisme criminel que d'être exercé en plein vingtième siècle au maniement d'armes meurtrières. L'attitude la plus convenable à un homme qui nourrissait mes convictions aurait été en temps de guerre de me déclarer « conscientious objector », ce qui, en Autriche, (au contraire de ce qui se passait en Angleterre) était frappé des peines les plus sévères et réclamait de l'âme une véritable fermeté de martyr. Mon mouvement naturel, dans toutes les situations périlleuses, a toujours été de les esquiver, et ce n'est pas seulement dans cette circonstance qu'on a pu, peut-être à bon droit, accuser mon irrésolution, reproche qu'on a si souvent adressé dans un autre siècle, à mon maître vénéré, Érasme de Rotterdam. D'autre part, en un temps pareil, il était insupportable pour un homme relativement jeune d'attendre qu'on le tirât de son obscurité pour le jeter à une place qui n'était pas la sienne. Je cherchai donc une activité où je pusse me rendre utile sans travailler à exciter les esprits, et comme un de mes amis, un officier supérieur, était aux archives de la guerre, je pus y être engagé. J'avais à faire un service de bibliothèque où ma connaissance des langues me permit d'être de quelque secours, je pus aussi améliorer le style des communications destinées à la publicité ; — ce n'était point

là assurément une activité glorieuse, j'en conviens très volontiers, cependant elle me semblait plus convenable à ma personne que d'enfoncer une baïonnette dans les entrailles d'un paysan russe. Mais ce qui me décida, c'est qu'il me restait du temps, après mon service qui n'était pas trop absorbant, pour cet autre service, qui me paraissait le plus important dans cette guerre et qui était de préparer la réconciliation future.

* * *

Ma situation dans le cercle de mes amis viennois se révéla plus délicate que mes fonctions officielles. N'ayant que peu de culture européenne et vivant dans un horizon purement allemand, la plupart de ces écrivains ne croyaient pouvoir jouer mieux leur partie qu'en exaltant l'enthousiasme des foules, et en étayant d'appels poétiques ou d'idéologies scientifiques la prétendue beauté de la guerre. Presque tous les écrivains allemands, Hauptmann et Dehmel en tête, se croyaient obligés, pareils aux bardes de l'ancienne Germanie, d'enflammer avec leurs chants et leurs rimes les combattants qui allaient au front et de les encourager à bien mourir. Des poésies pleuvaient par centaines, qui faisaient rimer gloire et victoire², effort et mort. Les écrivains se juraient solennellement de n'entretenir plus jamais des relations culturelles avec un Français, avec un Anglais ; bien plus, ils niaient du jour au lendemain qu'il y eût jamais eu une culture anglaise, une culture française. Tout cela était insignifiant et sans valeur en regard de l'esprit de l'Allemagne, de l'art allemand et des mœurs allemandes. Les savants étaient pires. Les philosophes ne connaissaient soudain plus d'autre sagesse que de déclarer la guerre un « bain d'acier » bienfaisant qui préservait de l'énervement les forces des peuples. À leurs côtés se rangeaient les médecins, qui vantaient leurs prothèses avec une telle emphase qu'on aurait presque eu envie de se faire amputer une jambe afin de remplacer le membre sain

2. Exactement : guerre et victoire, *Krieg auf Sieg*.

par un appareil artificiel. Les prêtres de toutes les confessions ne voulaient pas rester en arrière et donnaient de leurs voix dans le chœur ; il semblait parfois qu'on entendît vociférer une horde de possédés, et cependant tous ces hommes étaient les mêmes dont nous avions encore admiré une semaine, un mois auparavant la raison, la force créatrice, la dignité humaine.

Mais ce qu'il y avait de plus affligeant dans cette folie, c'est que la plupart de ces hommes étaient sincères. La plupart, ou trop âgés ou physiquement inaptes à faire du service militaire, se croyaient déceimment tenus de « collaborer » d'une manière ou d'une autre à l'action commune. Ce qu'ils avaient créé, ils le devaient à la langue et par conséquent au peuple. Ils voulaient servir leur peuple par la langue et lui faire entendre ce qu'il désirait entendre : que dans cette lutte tout le droit était de son côté, tous les torts de l'autre, que l'Allemagne serait victorieuse et que ses adversaires succomberaient ignominieusement, — ils ne se doutaient pas qu'ainsi ils trahissaient la vraie mission du poète qui est de protéger et de défendre ce qu'il y a d'universellement humain dans l'homme. Plusieurs, à la vérité, ont bientôt senti sur la langue la saveur amère du dégoût que leur inspirait leur propre parole, quand la mauvaise eau-de-vie du premier enthousiasme se fut évaporée. Mais durant les premiers mois, ceux-là étaient les plus écoutés qui hurlaient le plus fort, et ainsi, au près et au loin, ils chantaient et criaient en un chœur sauvage.

Le cas le plus typique et le plus bouleversant d'une telle extase sincère encore qu'insensée, fut pour moi celui d'Ernest Lissauer. Je le connaissais bien. Il écrivait de petits poèmes succincts et durs, et il était avec cela l'homme le plus bienveillant qu'on pût imaginer. Je me souviens encore que je dus me mordre les lèvres pour dissimuler un sourire quand il me rendit visite pour la première fois. Je m'étais représenté ce lyrique comme un jeune homme élancé et ossu, à en juger par ses vers très allemands et nerveux, qui recherchaient en tout l'extrême concision. Dans ma chambre entra en tanguant un petit bonhomme à panse de tonneau, avec un visage qui respirait la cordialité sur un double menton, débordant

de vivacité et d'amour-propre, qui bredouillait en parlant, était possédé par sa poésie et que rien ne pouvait retenir de citer et de réciter ses vers. Avec tous ses ridicules, on ne pouvait se défendre de l'aimer, parce qu'il était d'un cœur généreux, bon camarade, loyal et presque démoniaquement dévoué à son art.

Il était issu d'une famille allemande fort aisée, il avait fait ses classes au lycée Frédéric-Guillaume à Berlin, et il était peut-être le plus prussien ou le plus prussianisé des Juifs que je connusse. Il ne parlait point d'autre langue vivante que la sienne, il n'était jamais sorti d'Allemagne. L'Allemagne était pour lui le monde, et plus une chose était allemande, plus elle l'enthousiasmait. York, et Luther, et Stein étaient ses héros, la guerre d'indépendance allemande était son thème favori, Bach son dieu en musique ; il le jouait merveilleusement, malgré ses petits doigts courts, épais et spongieux. Personne ne connaissait mieux que lui le lyrisme allemand, personne n'était plus amoureux, plus enchanté de la langue allemande, — comme beaucoup de Juifs dont les familles ne sont entrées que tard dans la culture germanique, il croyait en l'Allemagne plus que le plus croyant des Allemands.

Quand la guerre éclata, son premier soin fut de courir à la caserne et de s'annoncer comme volontaire. Et je puis me figurer les éclats de rire des sergents-majors et des appointés, quand cette masse épaisse gravit l'escalier en soufflant. Ils le renvoyèrent aussitôt. Lissauer était désespéré ; mais, comme les autres, il voulait au moins servir l'Allemagne avec sa poésie. Pour lui tout ce que rapportaient les journaux allemands était vérité indiscutable. Son pays avait été attaqué, et le pire criminel, conformément à la mise en scène de la Wilhelmstrasse, était ce perfide Lord Grey, le ministre anglais des Affaires étrangères. Il donna une expression à ce sentiment, que l'Angleterre était la grande coupable envers l'Allemagne et la principale responsable de la guerre, dans un *Chant de haine à l'Angleterre*, un poème, — je ne l'ai pas sous les yeux, — qui, en vers durs, serrés, saisissants, portait la haine de l'Angleterre jusqu'au serment inviolable de ne jamais pardonner à cette nation son « crime ». Malheureusement, il apparut bientôt

combien il est facile d'agir au moyen de la haine (ce petit Juif obèse et aveuglé de Lissauer préfigurait l'exemple d'Hitler). Le poème tomba comme une bombe dans un dépôt de munitions. Jamais peut-être une poésie allemande, pas même la *Wacht am Rhein*, n'a connu une popularité aussi rapide que ce fameux *Chant de haine à l'Angleterre*. L'empereur était enthousiasmé et conféra à Lissauer l'ordre de l'Aigle rouge, on reproduisait sa poésie dans tous les journaux, les instituteurs la lisaient aux enfants dans les écoles, les officiers s'avançaient devant le front et la récitaient aux soldats jusqu'à ce que chacun sût par cœur cette litanie de la haine. Mais on ne s'en tint pas là. Le petit poème fut mis en musique et développé en un chœur qui fut exécuté dans les théâtres ; entre les soixante-dix millions d'Allemands, il n'y en eut bientôt plus un seul qui ne connût de la première ligne à la dernière ce *Chant de haine à l'Angleterre*, et bientôt le monde entier le connut, mais sans doute l'accueillit-il avec moins d'enthousiasme. Du jour au lendemain Lissauer avait conquis une réputation qu'aucun poète n'égala au cours de cette guerre, une réputation qui, certes, devait plus tard brûler sa chair comme la tunique de Nessus. Car dès que la guerre fut finie et que les marchands songèrent à renouer les relations commerciales, que les politiciens s'efforcèrent loyalement de recréer une entente, on fit tout pour désavouer ce poème, qui réclamait une haine éternelle à l'Angleterre. Et pour se décharger de toute complicité, on mit au pilori le pauvre « Lissauer de la haine » comme le seul responsable de cette hystérie haineuse que tous, en 1914, avaient partagée, du premier au dernier. En 1919, ceux qui l'avaient fêté en 1914, se détournaient ostensiblement de lui. Les journaux ne publiaient plus ses poèmes ; quand il se montrait parmi ses camarades, il s'établissait un silence contraint. L'abandonné fut ensuite expulsé par Hitler de cette Allemagne à laquelle il était attaché par toutes les fibres de son cœur, et il mourut oublié, victime tragique de ce seul poème qui ne l'avait élevé si haut que pour le briser dans une chute d'autant plus profonde.